

la foi dort. » Les instructions que l'on donne aux enfants, ces moyens de tout genre que l'on emploie pour sa propre perfection ne sont pas animés, ne sont pas vivifiés par l'esprit de foi. En hiver, quand la sève dort, les plantes ne grandissent pas, et elles ne produisent rien ; de même quand la foi dort, le religieux ne fait aucun bien, ni pour lui ni pour les autres, malgré toutes les peines qu'il se donne d'ailleurs.

CHAPITRE TROISIÈME

Sa confiance en Dieu.

Le Père Champagnat, nous l'avons vu dans sa vie, a réussi dans tout ce qu'il a entrepris ; et ce qui est admirable, c'est qu'il a réussi sans aucun secours humain. Quelle est la principale cause d'un pareil succès ? Point d'autre que son esprit de foi, et son immense confiance en Dieu. « Quand on a Dieu pour soi, répétait-il souvent à ses frères, quand on ne compte que sur lui, rien n'est impossible. C'est une vérité de foi dont il n'est pas permis de douter ; car l'Apôtre nous dit : *« Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? »* et ailleurs : *« Je puis tout en celui qui me fortifie. »*

L'histoire de la vie de notre pieux Fondateur est une confirmation parfaite de cette vérité. Il avait si peu de talents que ses parents, ne croyant pas qu'il pût parvenir à l'état ecclésiastique, firent tout au monde pour le détourner de l'étude du latin. Après être resté une huitaine de jours au

petit séminaire de Verrières, on voulait absolument le renvoyer, parce qu'après l'avoir examiné, on le jugeait tout à fait incapable de réussir dans ses classes et d'acquérir les connaissances nécessaires à un ecclésiastique. Le pieux jeune homme sentait mieux que personne les difficultés qu'il avait pour apprendre ; mais, mettant toute sa confiance en Dieu, il tint ferme et ne se laissa pas décourager. « Puisque Dieu veut, dit-il à ses parents, que j'embrasse cette vocation, il me donnera l'intelligence et tout ce qu'il me faut pour faire mes études. Je vais commencer et attendre son secours qu'il ne peut me refuser, parce que c'est lui qui m'appelle. Essayez-moi, dit-il au Supérieur du petit séminaire ; et si, dans quelques mois, je ne réussis pas, vous me renverrez ; mais j'espère que Dieu me fera la grâce de suivre ma classe et de vous contenter. Sa confiance en Dieu ne fut pas vaine : on a vu dans sa vie, que quoiqu'il ne fût pas un sujet brillant par les talents, il fit pourtant ses études avec assez de succès, et que pendant cette même année, au commencement de laquelle il fut question de le renvoyer, il fit deux classes.

Parvenu au sacerdoce et étant nommé vicaire à La Valla, il entreprit la réforme de cette paroisse, et il en vint à bout, non par ses talents oratoires, mais par ses prières et son entière confiance en Dieu. En effet, ses instructions étaient simples, la plupart du temps elles consistaient en une lecture expliquée, développée, et pourtant elles produisirent les plus grands fruits dans les âmes. Il n'avait guère le temps de préparer ses instructions, car les occupations du saint ministre et le soin de sa communauté remplissaient presque tous ses moments ; toutefois, il ne montait jamais en chaire sans avoir étudié et médité ce qu'il devait dire. Cette simplicité dans ses instructions ne venait donc pas du défaut de préparation, mais de sa défiance de lui-même et de sa confiance en Dieu, comme nous pouvons le comprendre par les paroles suivantes qu'il répétait souvent à ses Frères : « La parole de l'homme peut plaire et même porter la conviction dans les

esprits, mais elle est impuissante pour toucher et pour changer les cœurs. Nous devons sans doute étudier la religion et préparer avec soin nos catéchismes, car l'on ne peut apprendre aux autres ce que l'on ignore; mais nous nous tromperions grossièrement si nous croyions que cela suffise pour opérer le bien. Ce n'est pas par des phrases que l'on inspire la piété et que l'on gagne les âmes à Dieu. Le changement des cœurs est l'ouvrage de la grâce et non l'effet de l'éloquence et des talents de l'homme. A quoi sert l'habileté du jardinier et celle du cultivateur, si Dieu ne bénit leurs travaux et ne donne l'accroissement? Gardons-nous de compter sur nos talents; ils sont nuls pour le bien: nous les emploierons en vain et nous nous fatiguerons inutilement, si Dieu n'est pas avec nous. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* (Ps. 126.) Si Dieu ne vivifie nos paroles par sa grâce et par son esprit, elles ne rendront qu'un son vain qui frappera l'oreille, mais qui n'ira pas au cœur. Ce n'est pas par le bruit que le canon renverse les murailles ou qu'il porte l'incendie dans un édifice, mais par le boulet. L'homme peut faire le bruit, mais la grâce, figurée par le boulet qui seul renverse les obstacles, change les cœurs et les embrase de l'amour divin, Dieu seul peut la donner. C'est pourquoi une prière et un office bien récités, un chapelet dit avec piété, une messe entendue avec dévotion, une fervente communion servent plus, pour le succès du catéchisme que la science et tous les talents naturels; car ces œuvres saintes nous unissent à Dieu, et nous obtiennent la grâce qui est tout et qui fait tout. Une chose, dont je désire que vous soyez tous bien convaincus, c'est qu'il n'y a pas de défauts qui nuisent plus aux œuvres de Dieu et qui soient plus propres à nous faire échouer, que la présomption, que la foi à ses petits talents, que la confiance en soi-même; aussi, je ne crains pas de le dire, les sujets qui ont le plus de talents, s'ils n'ont en même temps une grande humilité, sont les moins propres à faire le bien, parce qu'ils comptent trop

sur eux-mêmes et point assez sur Dieu. » Un jour, un membre de son conseil lui proposa un frère des plus capables pour un poste très difficile: « Non, répondit-il avec vivacité, il n'y ferait rien, car il a trop foi en ses petits talents; il nous faut là, avant tout, un homme pieux, un homme humble, qui se défie de lui-même et qui compte plus sur Dieu que sur sa capacité. » Une autre fois, comme on faisait devant lui l'éloge des moyens naturels d'un jeune frère: « Il est vrai, répliqua-t-il, que ce frère a des talents; mais le diable aussi en a et de plus grands, et il n'en est pas plus propre au bien. Ce n'est pas du génie qu'il faut pour faire les œuvres de Dieu et pour faire des enfants de bons chrétiens, mais un grand dévouement, une solide vertu, l'esprit de prière et la confiance en Dieu. Les talents de ce frère, ajouta-t-il, sont pour lui un présent funeste, parce qu'ils le rendent vain, présomptueux, et l'exposent à perdre l'esprit de son état et peut-être même sa vocation. » Le bon père ne se trompait pas: ce frère eut de grands succès qui l'enflèrent d'orgueil, le rendirent mondain, désobéissant, ce qui le fit chasser de l'Institut.

C'était le pieux fondateur qui, aux retraites annuelles, faisait toutes les conférences. Une année, il commença la première par cet avis: « Mes chers frères, j'ai entendu quelqu'un de vous demander si le Père missionnaire prêche bien; voici ma réponse à cette question et je vous prie bien de ne pas l'oublier: Si vous comptez sur les talents du missionnaire et sur ce que je pourrai vous dire pour le succès de votre retraite, vous n'en ferez point. Les paroles des hommes peuvent frapper votre esprit, exalter votre imagination, vous impressionner pendant quelque temps; mais si Dieu ne touche votre cœur, cette impression fugitive s'en ira avec le son qui l'a produite, et vous sortirez de cette retraite, tels que vous y êtes entrés. Les instructions les plus fortes et les mieux préparées ne font aucun effet durable si Dieu ne parle au cœur, et il n'y a que sa grâce qui puisse vous toucher, vous donner

des sentiments de componction et vous changer. Priez donc, si vous voulez faire une bonne retraite mettez toute votre confiance en Dieu ; car ici plus qu'en toute chose, il faut dire : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* »

Le style du P. Champagnat, quoique très simple, était noble, ses expressions énergiques, sa parole pleine de feu, son ton pénétré, sa figure animée : tout en lui annonçait un homme rempli de l'esprit de Dieu ; et c'était là ce qui touchait, ce qui rendait ses instructions intéressantes aux frères, et ce qui les leur faisait préférer à celles des prédicateurs les plus renommés. Un sentiment de satisfaction se manifestait sur tous les visages, quand on le voyait monter en chaire. Jamais on n'était rassasié de l'entendre ; et on aimait mieux ses instructions familières, ses exhortations paternelles, ses répétitions même, que les discours les mieux travaillés.

Il n'y a pas de vertu que le P. Champagnat ait tant recommandée à ses frères que la confiance en Dieu. Il a commenté des milliers de fois les deux premiers versets du psaume *Nisi Dominus ædificaverit domum*, et les explications qu'il en a données formeraient des volumes. « Ne vous étonnez pas, disait-il, de me voir revenir sans cesse sur le même point : c'est qu'il est le plus important, c'est qu'il est tout. En effet, le propre de l'homme, c'est la faiblesse, c'est la misère et le néant ; il n'a rien, il ne peut rien sans le secours de Dieu : notre faiblesse, nos besoins continuels sont donc autant de motifs qui doivent nous porter à mettre notre espérance en Dieu. Mais il est encore une autre chose plus propre à nous inspirer une confiance sans bornes, c'est que cette vertu est la mesure des grâces que nous recevons, et que Dieu nous donne toujours selon la confiance que nous avons en Lui. Il nous dit comme aux Israélites : Toute la terre que vous foulerez aux pieds, sera à vous ; c'est-à-dire, je vous donnerai tout ce que vous attendrez de ma bonté. Si vous espérez de moi la grâce pour combattre vos passions, pour corriger vos

défauts et pour triompher de tous vos ennemis, vous l'aurez ; si vous attendez de moi la vertu, je vous la donnerai ; si vous désirez le succès dans vos entreprises, je vous l'accorderai ; ayez confiance en moi, et je serai votre protecteur, votre ami, votre père ; je bénirai tous vos pas ; je remplirai tous vos désirs ; je vous donnerai les biens de la nature autant qu'ils vous seront nécessaires, les biens de la grâce et les biens de la gloire ; en un mot, ayez confiance en moi, et puisiez dans le sein de ma miséricorde tous les dons, toutes les faveurs que vous désirez. »

Le bon Père était bien aise de voir ses frères dans la nécessité de pratiquer cette vertu. « Je ne suis pas fâché, écrivait-il à l'un d'eux, que vous ayez des embarras et que vous soyez persécuté : cela vous mettra dans l'heureuse nécessité de mettre votre confiance en Dieu. — Vous me dites, écrivait-il à un autre, que la mort vous a ravi le premier bienfaiteur de votre école ; cela n'est pas exact : le premier de vos bienfaiteurs, c'est Dieu, qui ne meurt jamais ; mettez en lui votre confiance, et il ne vous laissera manquer de rien ; il ne vous a pris la personne que vous regrettez que pour vous porter à ne compter que sur lui. » Lorsqu'il voyait quelqu'un se décourager et manquer de confiance en Dieu, il en était sensiblement peiné. « Quoi ! écrivait-il à un frère, vous faites à Dieu l'injure de vous méfier de lui ? N'est-il pas assez puissant pour vous secourir, ou doutez-vous de sa bonté pour vous ? A-t-on vu quelqu'un espérer en lui et se perdre ou manquer d'en être assisté ? Si vous connaissiez le bon Dieu, vous ne le traiteriez pas de la sorte. »

Après être relevé de la maladie qu'il eut en 1825, ayant appris que les frères s'étaient laissés aller au découragement dans cette triste circonstance, que plusieurs même avaient fait le projet de se retirer, et que tous regardaient la congrégation comme anéantie si l'on avait eu le malheur de le perdre, il fut extrêmement surpris et affligé de ce défaut de confiance en Dieu. Le même jour où il apprit la chose en détail,

il réunit la communauté et lui en fit les plus vifs reproches, comme on peut le voir dans les paroles suivantes : « Mes chers frères, quand aurons-nous des sentiments dignes de Dieu ? Ne nous a-t-il pas donné assez de preuves de sa bonté pour nous apprendre à compter sur sa providence et à nous abandonner à lui ? Nous a-t-il laissé manquer de quelque chose depuis qu'il nous a retirés du monde ? N'est-ce pas lui qui a fondé cet institut, qui nous a donné pour construire cette maison, qui nous a multipliés et qui a béni nos écoles ? Quelqu'un de vous peut-il se présenter et dire que Dieu a manqué de le secourir et de l'assister depuis qu'il s'est donné à lui ? Si personne ne peut se plaindre de sa bonté, pourquoi lui manquer de confiance quand il nous éprouve ? Pourquoi craindre pour notre avenir ? pourquoi douter de l'avenir de cette congrégation et la croire perdue, parce qu'il plaira à Dieu de retirer l'instrument dont il se sert pour la conduire ? Cette communauté est son œuvre, c'est lui qui l'a fondée ; il n'a besoin de personne pour la soutenir, il la fera réussir sans les hommes et malgré les hommes. Ne l'oublions jamais : Dieu n'a besoin ni de nous ni de personne. Si nos sentiments et nos pensées sont toujours terrestres, nous finirons par nous détacher de cet institut et par perdre notre vocation ; mais d'autres prendront notre place ; Dieu les bénira, parce qu'ils seront plus fidèles, et par eux il continuera son œuvre. Au reste, je dois vous dire, pour vous rassurer et pour achever de vous faire comprendre combien vous avez eu tort de vous décourager, que la maison n'est pas aussi endettée qu'on a voulu vous le faire entendre ; Dieu a toujours pourvu à nos besoins, son secours ne s'est jamais fait attendre : aussi devons-nous peu de chose, et de ce peu, je m'en charge. »

En 1830, il fit aussi aux frères plusieurs exhortations pour les animer à la pratique de cette vertu. « C'est Dieu, s'écriait-il dans une de ses exhortations, qui permet tous les événements et qui les fait tous tourner à sa gloire et au bien de ses élus ; si nous avons confiance en lui, il ne nous arrivera aucun

mal. Personne au monde ne peut nous nuire, ni faire tomber un seul cheveu de notre tête, si Dieu ne le lui permet. Dieu a dit aux méchants : *Vous viendrez jusque-là, mais pas plus loin.* Il est donc certain que rien ne nous arrivera sans sa permission, que les hommes n'ont sur nous que le pouvoir qu'il leur donne, et que tout le mal que leur malice peut nous faire, doit tourner à notre avantage. »

Quelques frères lui ayant demandé s'ils ne devaient pas prendre certaines précautions pour se mettre en sûreté en cas d'événements fâcheux. « La grande précaution que vous devez prendre, leur répondit-il, c'est de vous confier à la Providence et de redoubler de confiance en Dieu. Efforcez-vous de mériter sa protection par une plus grande fidélité à votre règle, par votre zèle à instruire vos enfants, et par la pratique de toutes les vertus de votre état. Cette précaution vous suffit, et toute autre sans elle vous serait inutile pour vous rassurer et pour vous préserver des dangers que vous redoutez. » Dans plusieurs communes, le traitement ayant été retiré aux frères, ces derniers en prévirent le bon Père, et lui firent part des inquiétudes que leur causait l'état de détresse dans lequel ils allaient se trouver. Il leur répondit : « Les hommes vous ont ôté votre traitement, mais Dieu, qui sait que vous avez besoin de manger, ne vous a pas retiré sa protection ; il aura soin de vous, puisque vous faites son œuvre. Il nourrit les oiseaux, il donne du pain aux méchants qui blasphèment son saint nom, qui insultent sa religion : il n'est pas possible qu'il vous abandonne et vous laisse manquer du nécessaire, si vous avez confiance en lui. Or, cette confiance en sa bonté doit être d'autant plus grande que vous n'avez que lui pour appui et pour soutien. Au reste, quand vous ne pourrez plus vivre, venez à la maison ; tant qu'il y aura un morceau de pain, vous en aurez votre part. »

Lorsqu'il entreprenait une bonne œuvre, il ne regardait qu'une seule chose : savoir si Dieu la voulait. S'il croyait que telle fût sa volonté, il ne s'inquiétait ni des obstacles, ni

du défaut de ressources, bien convaincu que Dieu saurait écarter les obstacles et pourvoir à tous les besoins. C'est ainsi que lorsqu'il crut que le moment était arrivé de jeter les fondements de son institut, il ne craignit pas de s'associer des jeunes gens pauvres et sans instruction, de leur acheter une maison et de la meubler, quoiqu'il fût lui-même pauvre et qu'il n'eût point d'argent. Tout le monde lui disait, au sujet de cette fondation, qu'il échouerait infailliblement. Un ecclésiastique de grand mérite et qui plus tard devint archevêque, après avoir fait les plus grands efforts pour le détourner de ce projet, voyant qu'il ne pouvait le faire changer de résolution, lui fit dire : « Vous bâtissez en vain ; vous ne réussirez pas, et vous deviendrez le jouet et la risée du public. — Hélas ! répondit le Père, je suis profondément convaincu que si Dieu n'est pas avec nous, nous travaillons en vain ; mais s'il veut cette œuvre, comme je le crois, il la fera réussir, quoiqu'elle n'ait aucun élément de succès. La confusion qui peut nous revenir, si nous ne réussissons pas, n'est pas ce qui me préoccupe ; je crains plutôt d'être infidèle à Dieu que d'être méprisé des hommes. »

Lorsqu'il entreprit de bâtir la maison de l'Hermitage, plusieurs personnes lui représentèrent qu'il était imprudent d'entreprendre sans aucuns fonds une pareille construction. « J'avoue, leur répondit le Père, que ce serait, en effet, une grande imprudence et une extrême témérité, si nous comptons sur nous ; mais nous comptons sur la Providence qui ne nous a jamais manqué et qui a tout fait chez nous ; elle ne peut pas nous abandonner, puisque c'est son œuvre que nous faisons. — Mais êtes-vous bien certain, lui répliqua-t-on, que Dieu veut cette œuvre ? — Comment en douter, après les bénédictions dont il nous a comblés et la protection qu'il nous a accordée ? S'il ne voulait pas cette communauté, il ne nous enverrait pas tant de sujets, il ne bénirait pas nos écoles, il ne nous donnerait pas de quoi

vivre, comme il l'a fait jusqu'ici. Puisqu'il favorise cette congrégation, c'est une preuve qu'il la veut ; et s'il la veut, il nous enverra des ressources pour construire une maison propre à nous loger. » Quelques-uns allèrent plus loin, et voyant qu'il ne suivait pas les conseils qu'on lui donnait, ils prétendirent que l'orgueil lui avait fait tourner la tête, et que bientôt il en fournirait lui-même la preuve en abandonnant cette folle entreprise et en faisant banqueroute. Quand ces propos injurieux arrivèrent aux oreilles du Père, il se contenta de répondre avec calme : « Laissons dire les hommes, et mettons notre confiance en Dieu qui ne nous abandonnera jamais, à moins que nous ne l'abandonnions les premiers. »

Ces discours outrageants n'auraient fait aucune impression sur le Père Champagnat, s'ils n'avaient eu pour effet de fausser l'opinion publique sur son œuvre et d'arrêter les secours qui pouvaient lui venir et dont il avait un si grand besoin. En effet, plusieurs personnes riches qui avaient l'intention de l'aider, portèrent leurs bienfaits ailleurs. Dans un pressant besoin, un frère s'étant présenté chez une de ces personnes pour lui demander quelques secours : « Je me garderai bien, répondit-elle, de vous donner, je n'ai pas envie d'entretenir votre supérieur dans ses folies. Que veut-il faire de cette vaste maison qu'il bâtit ? Avant qu'elle soit finie, il sera obligé de la vendre et de tout abandonner. Vous n'aurez jamais rien de moi, et je ne conseillerai à personne de vous donner. Quand le frère rendit cette réponse au Père Champagnat, il s'écria : « Il y a longtemps que je suis convaincu que nous n'avons rien à attendre des hommes et que Dieu veut tout faire chez nous ; redoublons donc de confiance en sa bonté, abandonnons-nous à sa Providence : il est de sa gloire de nous assister et de nous procurer les secours que les hommes nous refusent. Quand tous les hommes seraient contre nous, nous n'avons rien à craindre si Dieu est pour nous. » La confiance du bon Père ne fut pas vaine : les se-